

T. D. BOUCHARD.



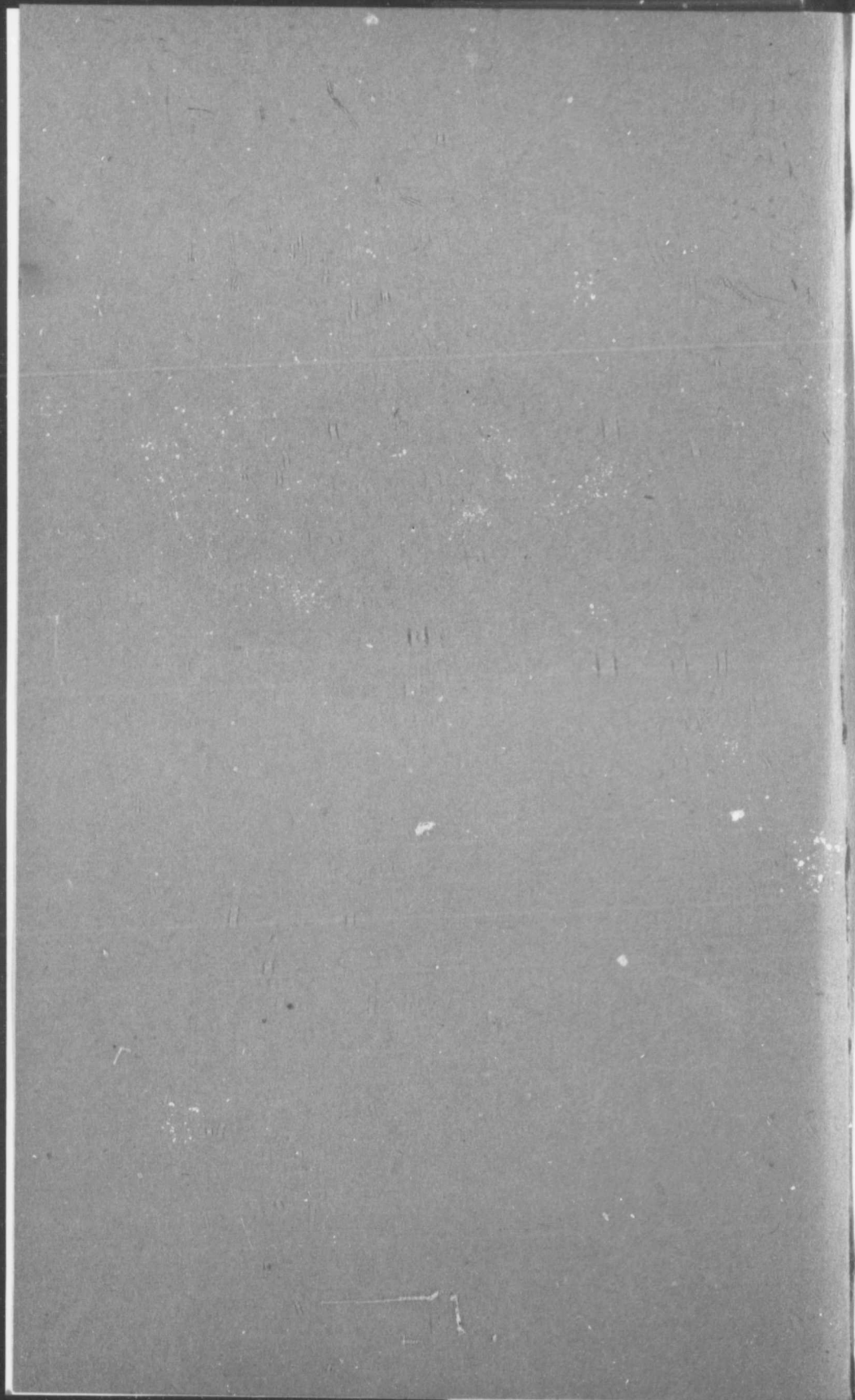
VERS
LES
PLUS HAUTS SOMMETS.

DISCOURS

PRONONCE A L'OCCASION DE LA CELEBRATION DE LA
SAINT-JEAN-BAPTISTE,
A SAINT-HYACINTHE, LE 1ER JUILLET, 1912.



SAINT-HYACINTHE, 1912
L'IMPRIMERIE YAMASKA,
EDITEUR.



T. D. BOUCHARD.



VERS

LES

PLUS HAUTS SOMMETS.

DISCOURS

PRONONCE A L'OCCASION DE LA CELEBRATION DE LA
SAINT-JEAN-BAPTISTE,
A SAINT-HYACINTHE, LE 1ER JUILLET, 1912.



SAINT-HYACINTHE, 1912
L'IMPRIMERIE YAMASKA,
EDITEUR.

FC2911

.7

B68

PRESSES DE L'IMPRIMERIE YAMASKA.

VERS

LES

PLUS HAUTS SOMMETS.



Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

L'Association Saint-Jean-Baptiste de Saint-Hyacinthe a convoqué dans les murs hospitaliers de notre ville tous les citoyens d'origine française attachés à notre région par un lien ou par un autre pour y célébrer notre fête nationale.

Cet appel de ralliement, jeté aux quatre vents du ciel par les trompettes sonores du patriotisme, a retenti jusque dans les bourgs les plus reculés de la vieille province de Québec. A ceux qui vivent sur notre sol vous êtes venus vous joindre vous, ses fils, que les hasards des circonstances ont pu entraîner ailleurs sans pouvoir jamais cependant vous détacher complètement de ce coin de terre auquel vous êtes enchaînés par les anneaux d'or du

souvenir comme le sont toutes les âmes généreuses aux cités, aux villages ou aux campagnes qui les ont vus naître et grandir.

Tous les âges de la vie, toutes les conditions sociales ont compris la voix de la patrie réclamant ses enfants pour sa glorification. Dès les premières heures du jour sur la voie publique l'adolescence rivalisait d'ardeur avec l'âge mûr, le fils avec le père, l'épouse avec l'époux, l'artisan avec le patron, l'homme de lettres avec l'homme de peine pour parer notre ville de ses plus brillants atours, pour donner le plus d'éclat possible à la démonstration qui se terminera ce soir pour rester une des plus mémorables que nous ayons eues à Saint-Hyacinthe.

En ces dernières années des personnes occupant des positions élevées dans notre société et appartenant à divers partis politiques ont beaucoup dit et écrit contre les célébrations de ce genre. Les uns ne voient dans le patron que l'on nous a donné aucune attache spéciale à notre vie nationale ; d'autres voudraient trouver à la date de cette fête l'anniversaire d'un fait glorieux de notre histoire et un plus grand nombre se plaignent que nos démonstrations sont dégénérées en des espèces de foires servant plus le mercantilisme que le patriotisme.

Il est vrai que Saint-Jean-Baptiste n'est pas

devenu notre patron parce qu'il aurait foulé de ses pieds le sol de notre patrie et prêché la bonne nouvelle sur les rives enchanteresses de nos fleuves et de nos rivières comme l'a fait Saint-Patrice dans la Verte Erin ; il n'est pas moins vrai que, au contraire du quatre juillet pour les Etats-Unis et du quatorze du même mois pour la France, le vingt-quatre juin ne signifie rien au point de vue de nos annales héroïques et il se peut que certaines personnes profitent de notre fête pour faire plutôt avancer les intérêts de leur négoce que ceux de notre race mais si ce dernier état de choses existe il ne faut cependant pas trop s'en étonner puisque le Christ lui-même dut un jour chasser à coups de verges les vendeurs qui, pour écouler plus sûrement leurs marchandises, s'étaient installés sur les marches du Temple.

Chacun de ceux qui parlent de la maladie du Saint-Jean-Baptisme peut avoir raison sur un certain point mais tous ceux qui veulent la suppression de la Saint-Jean-Baptiste auront tort aussi longtemps que les circonstances ne nous auront pas donné un jour de fête plus approprié à nos aspirations nationales.

Pour tous les hommes désirant le progrès de notre race dans l'ordre qui semble nous avoir été assigné sur cette terre d'Amérique la Saint-Jean-Baptiste est devenue une tradition qu'il faut savoir

respecter et chérir parce qu'elle a une noble origine. Comme député de ce beau comté à la seule législature de langue française en Amérique, j'ai été heureux de constater il y a quelques semaines que la population m'ayant appelé à ce poste d'honneurs et plein de responsabilités savait comprendre le devoir qui lui est dicté par cette coutume née à l'époque tumultueuse mais héroïque de notre histoire où un groupe d'enfants des champs conscients de la faiblesse de leurs armes allaient quand même dans un mouvement sublime se sacrifier sur l'autel de la patrie pour conquérir nos libertés constitutionnelles.

C'était aux jours sombres où les représentants du peuple se voyaient refuser les droits essentiels à la bonne administration d'un pays de saine démocratie par un conseil exécutif croyant pouvoir maintenir son oppression en s'appuyant sur une bureaucratie et un élément ultra-anglais ne voyant dans les canadiens-français du temps que des êtres inférieurs, indignes de tous les droits, susceptibles de tous les devoirs, taillables et corvéables à merci comme le serfs du moyen-âge. Ces contempteurs des fils de notre race nous appelaient alors par dérision des Jean-Baptistes.

En 1833, un patriote dont le nom restera écrit en lettres d'or dans notre histoire, Ludger Duvernay, fonda notre grande société nationale à

laquelle
lançait
Jean-B
suivan
premiè
et retr
leur re
plus ta
pas de
et St-C
mal vê
moins
faisait
veines
tous le
la vieil
fournai
aussi pe
front h
dans l'

Ce f
Baptist
milieu
avaient
firent d
ment l'i
par su
Baptist
personn

laquelle pour relever le gant que nos ennemis nous lançaient avec morgue il donna le nom de Saint-Jean-Baptiste. Le vingt-quatre juin de l'année suivante les canadiens-français se levaient une première fois pour se compter, se serrer les coudes et retremper leur énergie à l'ombre du drapeau de leur religion et de leur nationalité. Trois ans plus tard les Jean-Baptistes prouvaient, à quelques pas de nous, sur les champs de bataille de St-Denis et St-Charles, que s'ils étaient pauvres, s'ils étaient mal vêtus, s'ils étaient peu instruits ils avaient au moins au fonds de leurs poitrines des cœurs que faisait battre le même sang qui coulait dans les veines de Frontenac, de Montcalm, de Lévis, de tous les braves de l'ancienne mère-patrie et comme la vieille garde de Napoléon s'engouffrant dans la fournaise de Waterloo, vingt ans plus tard, eux aussi pour sauver l'honneur national français, le front haut, sous une pluie de balles, ils entrèrent dans l'immortalité.

Ce fut le baptême de sang de la Saint-Jean-Baptiste car c'était au sein de cette société et au milieu de ses fêtes que les hommes du temps avaient puisé les principes de dévouement qui en firent des héros. On a d'abord apprécié diversement l'à-propos de la sanglante épopée de 1837 et par suite l'action publique de la Saint-Jean-Baptiste à l'aurore de son existence. Des personnes y ont vu une révolte inopportune et

nuisible : d'autres y ont trouvé un mouvement louable et utile. Quant à moi pour la juger je me rappelle les mots du grand penseur anglais Thomas Carlisle : "*Le héros Wallace, écartelé sur le gibet, ne put empêcher que son Ecosse chérie fut un jour une partie de l'Angleterre ; mais il l'empêcha de le devenir sous des conditions injustes et tyranniques et du haut de son vieux Valhalla, Temple des Braves, il commande encore comme avec une voix de dieu que notre union soit une union juste comme celle du frère avec son frère et non une union injuste ou factice comme celle qui unit l'esclave à son maître. Si l'union avec l'Angleterre est en réalité un des principaux bienfaits de l'Ecosse nous devons remercier Wallace qu'elle n'ait pas été son plus grand malheur.*" Ceux qui sont tombés sur nos champs de bataille ou qui ont été exécutés sur l'échafaud en 1837 sont nos Wallaces canadiens-français. Ils n'ont pas donné l'indépendance à leur pays mais ils y ont fait cesser le règne de l'injustice et de la tyrannie et du haut du séjour éternel réservé aux héros ils commandent encore avec des voix de dieux que l'union entre les deux races habitant ce pays soit une union réelle comme celle du frère avec son frère et non une union injuste et simulée comme celle de l'esclave avec son maître. Si notre union avec les Anglais est devenue un bienfait pour nous nous devons remer-

velle-
terre
deme
point
ple co
averti
mériq
la Fra
march
auque
le gou
quelq
voulut
les fi
traité
garant
Québe
culte l
reconn

C'es
ces dro
rents
législat
dévoue
nos pèr
jaloux
réside

Pour

velle-France fut définitivement cédée à l'Angleterre les soixante mille Français ayant consenti à demeurer sur un sol devenu anglais n'y restèrent point sans droits particuliers comme un simple peuple conquis. Il est vrai qu'un gouvernement mal averti des richesses latentes de cette moitié de l'Amérique du Nord plus considérable en étendue que la France elle-même l'avait troquée comme dans un marché quelconque on se départit d'un bibelot auquel on attache peu ou point de valeur ; mais si le gouvernement français du temps sacrifiait les quelques arpents de neige au-delà des mers il ne voulut pas cependant apprécier à la même valeur les fils de France qui s'y trouvaient et dans le traité de cession il fit insérer les clauses de nos garanties nationales développées par l'Acte de Québec de 1774 ajoutant au libre exercice de notre culte la restauration de la loi civile française et la reconnaissance quasi-officielle de notre langue.

C'est à la conservation et au développement de ces droits à nous consentis en 1763 et par les différents actes du Parlement Impérial subséquents, législation obtenue par le travail énergique, le dévouement inlassable et les sacrifices généreux de nos pères, que nous devons veiller avec un soin jaloux et averti car c'est dans leur maintien que réside notre salut en tant que race.

Pour que nos efforts soient couronnés de succès

nous devons en hommes sages savoir faire la part des circonstances et comprendre notre situation telle qu'elle est. L'acte de sublime folie de celui qui poursuivant un chemin pour atteindre un but louable quelconque et voyant tout à coup sa course arrêtée par un mur de pierre s'y brise la tête dans la vaine tentative de le renverser soulèvera toujours l'enthousiasme de la foule prête à applaudir à tous les grands mouvements du cœur ; l'acte raisonné de celui qui reculera devant le granit pour le contourner et l'escalader à la faveur de l'obscurité dans un de ses endroits mal protégés excitera moins les esprits mais il sera aussi fertile en résultats pratiques que l'autre aura été inutile.

Nous ne devons pas oublier que nous vivons sur un sol dont nous ne sommes pas les possesseurs, dont les maîtres quoique bien disposés à notre endroit ne sont pas animés des mêmes sentiments nationaux et religieux que nous et que nous sommes une minorité avec un désavantage numérique allant en augmentant de jour en jour.

En dépit de l'injustice de certain faits il nous faut admettre que presque toujours dans la lutte pour l'existence des peuples la force prime le droit. Nous devons donc être très prudents dans nos revendications nationales de peur de nous exposer à compromettre les droits que nous avons actuellement. Cette prudence nous fait un devoir

de ne
pour
ou m
matiq
pas d
bon n
sont d
leur c
de voi
tiges
d'une
s'étiol
assimi

Not
à leur
voir q
infligé
tains
peuple
leur id
notre p
nos sac
paix
luttés
patriot
advers
autono
idées ;
notre i

de ne pas nous acharner dans des luttes stériles pour la reconnaissance de ceux qui sont plus ou moins nécessaires ou plus ou moins problématiques. Elle nous commande aussi de ne pas disséminer nos forces pour les affaiblir. Un bon nombre de familles canadiennes-françaises se sont déjà établies dans les provinces étrangères ; leur croissance difficile fait sentir qu'il y a danger de voir disparaître les caractères distinctifs de ces tiges transplantées sur un sol exotique au milieu d'une dense frondaison d'arbustes qui les font s'étioler sous l'ombre humide de leurs rameaux assimilateurs.

Nous ne devons pas, il est vrai, les abandonner à leur sort mais je suis de ceux qui déplorent de voir qu'un certain nombre d'entre nous se sont infligé volontairement la dispersion, sort que certains conquérants dominateurs réservaient aux peuples vaincus pour réussir à tuer plus sûrement leur idée nationale. Nous devons faire tout en notre possible pour leur être utiles mais je dis que nos sacrifices ne doivent pas aller au delà de notre paix et de notre sécurité nationale. Dans ces luttes que nous avons à livrer pour aider nos compatriotes ayant laissé leur vieille province, nos adversaires s'appuient invariablement sur leur autonomie provinciale pour faire triompher leurs idées ; leur mentalité n'étant pas semblable à la nôtre ils veulent que leurs lois ne se ressentent en

rien d'une influence étrangère. Ils ont peut-être tort au point de vue du droit et de l'équité mais comme ils sont pour ainsi dire la presque unanimité les gouvernements, formés par les majorités, leur donneront presque toujours raison. Les droits des minorités sont garantis par l'Acte de la Confédération mais il ne faut pas oublier que cet acte n'a aucun caractère d'éternité et que, ayant été fait par des hommes à la demande d'une majorité, il peut être abrogé ou modifié par d'autres à la demande d'une nouvelle majorité. Le Parlement Impérial est depuis 1867 le bouclier qui protège les libertés civiles et religieuses des Canadiens-Français de la Province de Québec ; souvenons-nous que par le caprice des hommes il peut devenir d'un instant à l'autre l'épée de Damoclès menaçant notre race dans ses intérêts les plus chers.

Dans les différends que nous avons au profit de nos frères des autres provinces ne mettons pas cette âpreté qui appelle toujours des représailles ; nos concitoyens d'origine étrangère ne doivent jamais être sous l'impression que nous menaçons leur autonomie locale car ils tenteront alors de porter atteinte à la nôtre, seule sauvegarde efficace de notre nationalité. N'oublions pas que le vrai peuple canadien-français est celui qui vit dans la Province de Québec où nous sommes réellement appelés à jouer notre rôle ; ne cherchons pas à

cier
d'être
La
surre
lesqu
lers
ajou
vemen
pages
recon
sur un
d'hui
Girou
nay, d
Rodier
ses pr
été sal
ment
liberté
toyens

La S
qui mé
ceux q
utiles
de Sai
vous av
et de p
occupat
entier

cier les héros de 1837 qu'elle n'ait pas continuée d'être notre plus grand malheur.

La Saint-Jean-Baptiste, née à la veille de l'insurrection, a peut-être allumé les feux dans lesquels les patriotes faisaient fondre leurs cuillers d'étain pour en fabriquer des balles mais aujourd'hui que l'histoire s'est prononcée définitivement sur cette période en l'inscrivant à nos pages glorieuses, aujourd'hui que ses concitoyens reconnaissants on élevé à Chénier un monument sur une place publique de notre métropole, aujourd'hui que les figures des Papineau, des Morin, des Girouard, des Lafontaine, des Fabre, des Duvernay, des deux Nelsons, des Viger, des Perrault, des Rodier ornent nos galeries nationales l'action de ses premières fêtes doit être jugée comme ayant été salulaire puisque elle a contribué au relèvement de l'honneur national qui nous a valu nos libertés politiques et le respect de tous nos concitoyens d'origine étrangère.

La Saint-Jean-Baptiste est donc une tradition qui mérite par son origine d'être perpétuée par ceux qui ont le respect des institutions qui furent utiles à leur race. Vous l'avez compris, citoyens de Saint-Hyacinthe. Vous la chomez et comme vous avez encore soif de plus de bien-être matériel et de plus de bonheur social vous avez laissé vos occupations habituelles pour consacrer ce jour tout entier à sa célébration.

Les peuples prospères sont ceux qui savent lire dans le passé, qui comprennent leurs droits et leurs devoirs du présent et qui préparent leur avenir avec confiance. La fête d'aujourd'hui démontre avec évidence que nous sommes à escalader avec sécurité la montagne des progrès les plus élevés car les cœurs de tous ceux qui sentent ce que c'est que la patrie ont vibré d'émotion devant le spectacle grandiose que la population a donné ce matin en se levant pour affirmer hautement dans la lumière éclatante de ce soleil de juillet que sur la vallée verdoyante de l'Yamaska vit un peuple qui se souvient de ses origines, qui connaît ses responsabilités de l'heure présente et qui sait envisager l'avenir avec une foi inébranlable dans la grandeur de ses destinées futures.

Il n'est pas besoin de faire une étude bien longue de la race qui peuple la province de Québec pour retracer la descendance nationale de ces deux millions de citoyens vivant sur un sol britannique sans pratiquer la religion et sans parler la langue de l'Angleterre. Interrogeons les clochers dardant leurs croix dorées vers le ciel, écoutons l'enfant balbutier sur les genoux de sa mère et nous apprendrons que les rives fertiles du Saint-Laurent sont un coin de la France du Grand Siècle.

La religion de ceux qui vinrent comme de nou-

veaux
lir, po
l'Amé
cachat
conser
courbe
Saint-
premi
religie
n'avon
la foi
peines,
ouvrir

La l
de la F
génére
une ter
doulou
vivace
vient d
Champ
voix de
lesquels
distance
briser la
Bretons
ajouter
bravère
inconnu

veaux Renauds au siège de la Sainte Solyme assail-
lir, pour y ériger la croix, les forêts enchantées de
l'Amérique du Nord dont chaque tronc d'arbre
cachait un monstre à face humaine nous l'avons
conservée dans toute sa pureté et le dimanche en
courbant nos fronts dans le superbe temple que
Saint-Hyacinthe doit au cœur évangélique d'un
premier pasteur qui restera un modèle de vertu
religieuse et civique nous prouvons que nous
n'avons pas trompé les espérances des pionniers de
la foi et qu'ils ne se sont pas imposé en vain leurs
peines, leurs labeurs et leurs souffrances pour
ouvrir un nouveau territoire à la chrétienté.

La langue de ceux qui pour agrandir le domaine
de la France et de sa civilisation quittèrent le sol
généreux de leur patrie pour venir s'implanter sur
une terre qui n'avait jamais encore connu le baiser
douloureux mais fécond de la charrue elle est plus
vivace que jamais. Témoin l'apothéose que l'on
vient de faire sur le rocher de la vieille cité de
Champlain au doux parler de France. Témoin la
voix de ceux qui font revivre nos airs d'antan dans
lesquels nous croyons entendre à trois siècles de
distance les échos des chœurs que chantaient pour
briser la monotonie d'un voyage si long les hardis
Bretons, Normands ou Saintongeais qui, pour
ajouter un fleuron à la couronne de leur roi,
bravèrent les périls d'un océan et d'un fleuve
inconnus à une époque où les dangers de la navi-

gation se dressaient dans toute leur horreur devant le marin n'ayant pas comme de nos jours les armes que la science moderne lui fournit pour leur faire face et devant se contenter pour les affronter de la vigueur de son bras, de la force de son courage et surtout de son mépris de la mort.

Notre peuple se souvient donc de ses origines. Il se rappelle qu'il est issu de cette race généreuse et fière qui a donné tant de héros au trône et à l'autel et qui continue à fournir des martyrs à la foi, à la patrie et à la science en versant des flots de lumière sur l'univers entier. Il sait que sa raison d'être sur ce sol d'Amérique c'est la continuation de l'œuvre commencée par les Cartier, les Champlain, les Laval, les Montcalm, les Lévis qui nous ont tracé dans les pages glorieuses ou sanglantes de notre histoire notre vocation comme race. Cette vocation c'est de maintenir allumé sur l'albâtre des neiges de nos hivers et l'émeraude des tapis verts de nos étés canadiens le flambeau sacré de la civilisation française et catholique. Et comme gardiens de cette flamme divine sur l'autel de la patrie nous avons des responsabilités non moins onéreuses que celles des Vestales de la Grèce antique qui avaient charge des feux du Prytanée et qui étaient ensevelies vivantes dans le Champ de l'Infamie si elles négligeaient le moindre de leurs devoirs.

Lorsque en 1763 par le Traité de Paris la Nou-

éten
de pe
leme
conce
action
garde
tous
moins

Le
celui
dans
vers
Pourq
bien-ê
canadi
comme
et qu
absent

M. d
minai
de Mac
"quelq
"s'ava
"mora
"lois, c
"est la
"lopper
"et des

étendre trop notre influence au-delà de ses murs de peur de nuire à celle que nous y avons actuellement. Travaillons plutôt à la renforcer en y concentrant toutes nos énergies et en y exerçant une action nationale de nature non seulement à y garder tous ceux qui y vivent mais à y rapatrier tous ceux qui s'en sont exilés dans des temps moins heureux.

Le sol neuf de notre province est aussi vaste que celui de la France qui, quoique vieux, fait vivre dans une aisance citée comme modèle à tout l'univers civilisé ses quarante millions d'habitants. Pourquoi le nôtre ne pourrait-il pas procurer un bien-être généreux aux quelques trois millions de canadiens-français épars sur le sol d'Amérique, comment se fait-il qu'un grand nombre l'ont déserté et que devons-nous faire pour y rappeler les absents ?

M. de Lamartine dans ses *Considérations Préliminaires sur la question à proposer à l'Académie de Macon* disait : " Il y a deux civilisations qui quelquefois marchent de concert et quelquefois s'avancent séparées : l'une est la civilisation morale, c'est-à-dire l'ensemble des croyances, des lois, des mœurs, des vertus d'un peuple ; l'autre est la civilisation matérielle, c'est-à-dire le développement plus ou moins progressif des métiers " et des arts purement manuels de l'industrie."

Monsieur le président et messieurs,

Ceux qui voient d'un mauvais oeil la célébration de la St-Jean-Baptiste s'en plaignent surtout parce que les discours qu'on y fait sont presque toujours des éloges outrés de notre race de nature à nous donner une conception fausse de notre valeur en exagérant nos qualités sans même faire la moindre allusion à nos faiblesses nationales. Ce reproche n'est peut-être pas immérité et on doit se donner toujours garde de favoriser le chauvinisme cette hypertrophie du patriotisme qui paralyse tous les progrès en mettant les peuples sous l'impression qu'ils ont atteint l'apogée de la grandeur.

Il est vrai que nous avons une histoire dont nous avons droit d'être fiers ; il est vrai que nous devons nous enorgueillir jusqu'à un certain point du fait que, en dépit de toutes les circonstances adverses, nous avons réussi à conserver notre foi, notre langue et nos lois ; il est vrai que sous le rapport de la fidélité à leur religion bien peu de peuples peuvent se comparer au nôtre mais il n'est pas moins certain que nous avons eu des faiblesses qui nous ont coûté cher.

Si nous n'envisageons que la civilisation morale dont parle Lamartine nous n'avons pas de reproches trop amers à nous faire mais il faut avouer que nous avons trop longtemps négligé la civilisation matérielle. Si nous avions fait marcher cette

dernière civilisation de pair avec la première nos campagnes n'auraient jamais été désertées par ces familles qui sont allées sur une terre étrangère chercher l'aisance qui manquait dans leur pays natal où elles auraient cependant tant aimé à vivre près du clocher, spectateur familier de leurs premières joies et de leurs premières douleurs, et près du cimetière du village où sont plus vivaces les grandes ombres des ancêtres qui y dorment leur dernier sommeil.

En veillant avec prudence comme nous l'avons fait jusqu'ici sur l'héritage de prérogatives que nous ont légué nos pères nous nous sommes acquis un certain prestige mais pour le conserver et pour l'accroître il nous faut progresser au point de vue matériel car les peuples pauvres sont destinés à l'asservissement final. La base de la civilisation matérielle est l'instruction comme l'éducation est celle de la civilisation morale, l'une fortifiant toujours l'autre.

La génération actuelle a compris son devoir relativement à l'instruction. Je ne suis pas cependant de ceux qui prétendent que notre instruction nationale ne le cède à aucune autre, mais tous les gens sincères et qui n'ont pas le parti-pris pour règle de leur jugement doivent admettre que nous nous sommes considérablement améliorés sur ce point en ces derniers temps et tous

ceux qui veulent mettre en ligne de compte les circonstances défavorables dans lesquelles nous nous trouvons comprendrons que nous avons raison de nous féliciter de cette amélioration récente.

La dissémination de notre population sur un pays aussi vaste que le nôtre ; le fait que nous sommes plutôt un peuple d'agriculteurs vivant épars sur la campagne qu'un peuple d'artisans groupés dans les villes nous mettent dans un état d'infériorité dans la course vers la suprématie scolaire avec des provinces ou des pays manufacturiers et à population plus dense.

Quoiqu'il en soit notre province s'est réveillée il y a quelques années et aujourd'hui elle sait que nous devons faire les plus grands sacrifices pour l'instruction et l'éducation des masses. Et par instruction il ne faut pas seulement comprendre l'art de savoir lire ; une population instruite est celle qui ne s'est pas bornée à apprendre la lecture mais qui sait penser et appliquer dans la pratique des choses de la vie les connaissances qu'elle a puisées dans les livres écrits par les penseurs et les savants de toutes les époques. Et quels beaux résultats n'avons-nous pas déjà remportés de cette multitude de maisons d'écoles, de couvents, de collèges et d'établissements d'instruction spéciale, écoles techniques ou de hautes études commerciales, élevées en un jour pour ainsi dire sous la pous-

sée gé
qu'ils
Pour
de l'in
il y a
nières
chemin
osera
produi
les que
Saint-

Ce p
mental
dre qu
que exc
voyons
livrant
pas bes
de not
dont l
au souf
d'avant
courant

Trop
branche
nous av
sont ceu
pour tra

sée généreuse d'un peuple maintenant convaincu qu'ils sont les meilleurs ouvriers de son avenir ? Pour n'en citer qu'un mentionnons le relèvement de l'industrie laitière qui a semé la fortune là où il y a vingt ans à peine la misère fermait les chaumières pour faire prendre à leurs occupants le chemin pénible de l'exil. Quel est l'homme qui osera prétendre que ce relèvement n'a pas été produit par l'instruction technique donné entre les quatre murs de l'humble Ecole de Laiterie de Saint-Hyacinthe ?

Ce progrès dans l'instruction a aussi changé la mentalité de notre peuple en lui faisant comprendre que nous avons eu tort de nous adonner presque exclusivement à l'agriculture. Aujourd'hui nous voyons un grand nombre de canadiens-français se livrant au haut commerce et à l'industrie et il n'est pas besoin de porter nos regards au-delà des murs de notre ville pour voir des cheminées altières dont les trainées de fumée épaisse ondoyant au souffle de la brise sont comme les drapeaux d'avant-garde d'une grande armée de travailleurs courant à l'assaut du temple de la fortune.

Trop longtemps nous avons négligé ces deux branches de l'activité humaine ; trop longtemps nous avons ignoré que les peuple rois de la terre sont ceux qui ont asservi les forces de la nature pour transformer et vendre la matière brute ou les

produits de la terre. Nous habitons une province dont le sol nous offre tous les dons qu'un pays généreux peut mettre au service de ceux qui y vivent ; à la grande fertilité de sa surface vient s'ajouter une richesse minière et une abondance de pouvoirs d'eau faisant la convoitise des nations étrangères. Par notre éducation nouvelle nous avons compris que nos ressources naturelles sont plus que suffisantes pour nous placer sous le rapport du progrès matériel sur un pied d'égalité avec les peuples les plus avancés ; sachons en bénéficier et surtout ne les laissons plus passer aux mains des autres et dans un temps très rapproché notre situation industrielle ne le cèdera en rien à celles des autres races et nous verrons revenir à nous ceux qui allaient jadis au loin chercher le bien-être qu'ils avaient à leurs portes sans le savoir.

Et pourquoi n'envisagerions-nous pas l'avenir sous ses plus brillantes couleurs ?

Est-ce que notre histoire ne fait pas voir que nous appartenons à une race douée des qualités lui assurant la permanence, la prédominance même sur cette terre d'Amérique ? Qu'on se rappelle les moments difficiles de nos premiers jours ; qu'on évoque le souvenir des malheurs de 1759 ; ressuscitons ces soixante mille Français laissés pauvres et à eux-mêmes en 1763 et qu'on mette en regard notre position actuelle. A cent cinquan-

te ans
popul
les ru
de sa
deux
faisan
monde
plus r
pour r
et sans
parmi
vemen
premie
dans le
végéta
aujourd
du con

Un p
dépit d
difficile
somme
autant
son pas

Les c
d'ajour
cette fi

Dans
défilé v

te ans de la signature du Traité de Paris notre population dont l'enfance n'eut pour berceau que les rudes couches de la douleur par la seule force de sa croissance naturelle s'élève à tout près de deux millions d'êtres humains jouissant de droits faisant de notre pays un des plus heureux du monde. Il y a cent cinquante ans les Français les plus riches et les plus instruits quittaient notre sol pour ne laisser derrière eux que la classe pauvre et sans instruction ; aujourd'hui nous comptons parmi nous des gens possédant des fortunes relativement considérables et des hommes brillant au premier rang dans les lettres, dans la politique, dans le commerce et l'industrie. Notre peuple qui végétait dans le temps obscur et dédaigné vit aujourd'hui connu et respecté par toutes les races du continent.

Un peuple qui a pu gravir de telles hauteurs en dépit des obstacles qui génèrent son ascension difficile peut ambitionner d'atteindre les plus hauts sommets et il a droit de regarder l'avenir avec autant de confiance qu'il a raison d'être fier de son passé.

Les citoyens de Saint-Hyacinthe par leur fête d'aujourd'hui témoignent de cette confiance et de cette fierté nationale.

Dans les figures historiques de votre imposant défilé vous avez fait revivre le passé, passé qui a

peut-être connu plus d'heures douloureuses que d'heures heureuses mais héroïques toujours ; dans vos chars représentant les diverses branches du commerce et de l'industrie agricole ou manufacturière on a vu l'activité fébrile d'une race ayant compris ses responsabilités de l'heure présente regagnant le temps perdu dans sa marche vers la civilisation matérielle ; la partie religieuse de votre démonstration indique que nous voulons rester fidèles à nos traditions catholiques et le grand tout de cette journée fait voir que nous ne craignons pas de crier bien haut nos espérances dans la permanence de la civilisation française dans l'Amérique du Nord.

Jusqu'ici nous avons démontré que comme race nous possédons les vertus civiques nécessaires à la réalisation des rêves des fondateurs de notre pays. Suivant le conseil que donnait à ses compatriotes qu'il aimait tant, un de nos anciens concitoyens et un des fils les plus illustres de notre race, Honoré Mercier, à la mémoire duquel l'Assemblée Législative vient d'élever un bronze sur la terre historique du vieux Québec, unissons-nous pour continuer l'œuvre si bien commencée. Rallions-nous sur toutes les questions vitales pour notre nationalité de manière à présenter un front compact aux orages qui pourront nous assaillir et si la tourmente vient à sévir nous y résisterons comme les temples séculaires, construits de matériaux divers mais

solidi
quer
Au
bénie
nos l
plus
cepen
s'aper
tir les
deur.
empir
les an
nous t
vivons
voir d
pouvoi

Lors
quéran
démén
plus fo
sant le
ces né
grossis
champ
vitesse
mité de
fragme
moins l
veau.

solidifiés par le ciment unificateur, savent se moquer des ouragans furibonds.

Aujourd'hui nous jouissons du calme d'une paix bénie mais qui peut nous garantir le sérénité de nos lendemains ? Nous vivons dans l'empire le plus remarquable de l'histoire de l'humanité ; cependant à certaines secousses politiques on s'aperçoit que le lion britannique commence à sentir les prodromes de la maladie de l'excès de grandeur. Les idées modernes sauveront-elles les empires nouveaux de ce mal dont ont péri tous les anciens ? Il faut le désirer mais nous devons nous tenir prêts à toutes les éventualités et nous qui vivons en seigneurs dans le plus grand des pouvoirs de l'univers craignons d'être asservis par un pouvoir moins puissant et surtout moins généreux.

Lorsque les possessions des anciens grands conquérants furent devenues trop vastes elles se démembèrent et les groupements nationaux les plus forts formèrent des pays autonomes en détruisant les plus faibles car les empires sont comme ces nébuleuses du chaos primitif qui allaient en grossissant leurs masses des corps venus dans le champ de leur attraction jusqu'au moment où leur vitesse de rotation devenue trop rapide pour l'énormité de leurs sphères les faisait éclater en mille fragments dont les plus volumineux, englobant les moins lourds, constituaient chacun un monde nouveau.

Si jamais cette catastrophe se produit dans l'Empire Britannique elle devra nous trouver suffisamment forts pour rester nos propres maîtres et alors nous nous serons montrés de fidèles gardiens du flambeau sacré de nos traditions et de nos aspirations religieuses et nationales allumé par les fondateurs et les défricheurs d'il y a trois cents ans et ravivé par les défenseurs de nos droits des deux siècles derniers.

Grâce au dévouement et au patriotisme de ceux-ci que nous fêtons plus spécialement dans nos Saint-Jean-Baptistes le soleil de nos jours heureux a déjà percé les ténèbres de mépris et d'oppression dans lesquelles on a voulu tenir notre race ; nous sommes à l'aurore de ces temps promis à toutes les nations jalouses de leurs droits et conscientes de leurs devoirs ; continuons comme nous le faisons aujourd'hui à réchauffer le patriotisme bien compris et cet astre se lèvera dans la plus brillante des apothéoses pour éclairer de ses rayons fulgurants une nation jeune issue d'une race fière et qui sera dans le Monde Nouveau ce que sur le Vieux Continent la France, sa mère par le sang, a été dans le passé et restera dans l'avenir : le phare lumineux guidant les peuples vers la civilisation de plus en plus parfaite.